

« Accouché par la guerre »

Avec « Magnus », Sylvie Germain a construit un roman frémissant sur la mémoire impossible d'un siècle de carnages

MAGNUS
de Sylvie Germain.
Albin Michel, 276 p., 17,50 €.

Notre mémoire ne remonte pas au jour de notre naissance. Combiant le vide, nos parents sont, dans l'ordre naturel des choses, les dépositaires légitimes de ces souvenirs manquants. Ils nous les racontent, nous en montrent les images et, plus tard, nous apprenons, ou vérifions, de quels épisodes de l'histoire nous avons été, en nos toutes premières années, les inconscients et innocents contemporains.

Sur le thème de cette mémoire manquante, enfoncée ici dans le secret et la honte d'un XX^e siècle de

portes sur la réalité, ou sur la littérature, donnant au propos plus de profondeur. Ainsi, du bouleversant poème de Paul Celan, *Todesfuge* (*Fugue de mort*), qui scande les pages avec ces mots terribles et tendres comme un Lied de Schubert : « Il crie jetez plus doucement la mort la mort est un maître venu d'Allemagne/il crie assombrissez le son des violons alors vous montez/en fumée dans les airs/alors vous avez une tombe dans les nuages... » Ainsi également de la haute figure de Dietrich Bonhoeffer, pasteur résistant et résistant, exécuté par les nazis en avril 1945.

DÉLUGE DE BOMBES

Magnus, qui se nomme pour l'état civil Franz-Georg Dunkelkalt (mais ce n'est là qu'un nom qui en cache un autre, inconnu...), appartient à cette lignée de personnages romanesques, à la fois victimes et témoins d'une histoire qui les dépasse et dont la vie cependant épouse le déroulement. D'une manière significative et nullement artificielle, l'auteur bouscule la chronologie : le « fragment 1 » du récit, qui marque la naissance à la conscience de Franz-Georg, ne se trouve pas au début du livre, mais à la centième page. Nous sommes le 28 juillet 1943 à « *Hambourg à l'heure de Gomorrah* », sous un déluge de bombes. Un petit garçon de 5 ans et demi, avec un ourson qui porte autour du cou un bout de tissu avec ce nom, Magnus, est là, seul, sauf, orphelin au milieu des ruines. Il est « l'enfant renouveau-né, accouché par la guerre (...) comme un ballot poussé par le vent, emporté par le flot du troupeau des survivants fuyant la belle ville baignée d'eau châtée pour les crimes commis par le Reich ».

Avant ce chapitre, au début du roman, on voit l'enfant avec ses supposés parents, nazis convaincus, bien enfoncés dans l'ignominie – lui est le médecin d'un camp d'extermination – dans les dernières années de la guerre, après ce bombardement de Hambourg, puis au moment de la débâcle et de la fuite. Clemens Dunkelkalt, le père, tente d'échapper au jugement des vainqueurs. Il y parvient grâce à un réseau latino-américain d'aide aux anciens nazis. Sa femme, Thea, et Magnus se terrent. Mais l'éroulement du Troisième Reich ne peut laisser debout les anciens bourreaux ou leur famille. Avant de mourir, Thea confie Magnus à son frère aîné, Lothar, un pasteur qui n'a pas

adhéré, comme elle, à l'idéologie funeste, mais a fui l'Allemagne hitlérienne pour l'Angleterre avec sa femme, d'origine juive. C'est la deuxième partie du livre, qui mène l'enfant jusqu'à l'âge adulte, de Londres à San Francisco et Vienne. L'expérience de la vie et de l'amour (avec May, puis Peggy) feront resurgir des fragments de cette mémoire en forme de palimpseste, avec ses langues – l'allemand, puis l'anglais de sa famille adoptive, et une troisième langue peut-être, cachée sous le mensonge et le poids de l'histoire –, ses visages et ses noms successifs.

Avec audace et intuition, avec une force spirituelle et lyrique peu commune dans le roman contemporain, Sylvie Germain campe des personnages assez pleins et habités pour être crédibles, malgré la multiplicité et l'accumulation haletante des épisodes. Et c'est comme naturellement que l'émotion dont témoigne son écriture se communique au lecteur.

Patrick Kéchichian

(1) Respectivement, 1984, 1989 et 1991, tous chez Gallimard, et repris en « Folio » n° 1806, 2316 et 2590



TORREZ/AUBIA

EXTRAIT

« Magnus a vingt ans (mais quand est-il né, précisément, et où), et un quart de son âge est dissous dans l'oubli, tout le reste souillé par une longue imposture.

Il a vingt ans, et il est un inconnu à lui-même, un jeune homme anonyme surchargé de mémoire à laquelle cependant il manque l'essentiel – la souche. Un jeune homme fou de mémoire et d'oubli, et qui jongle avec ses incertitudes à travers plusieurs langues, dont aucune, peut-être, n'est sa langue maternelle. » (page 120)

ruines et de carnages, Sylvie Germain a construit un roman complexe mais limpide, riche d'une sensibilité à la fois exacerbée et parfaitement maîtrisée. C'est l'art frémissant et sans retenue de l'auteur du *Livre des nuits*, de *Jours de colère*, ou du plus secret récit, *La Pleurante des rues de Prague* (1), que l'on retrouve ici en plénitude.

De l'histoire de Magnus, « *homme à la mémoire lacunaire, long-temps plombée de mensonges puis gâchée par le temps, hantée d'incertitudes* », Sylvie Germain aurait pu faire un très gros roman. Elle a choisi au contraire de concentrer sa matière dans un livre relativement court, disposé en brefs chapitres, qu'elle nomme « *fragments* ». Et ceux-ci sont coupés de notes, digressions et citations qui ne ralentissent en rien le rythme de la narration. De plus, cette disposition permet d'ouvrir

HARRAGA
de Boualem Sansal.
Gallimard, 272 p., 16 €.

Est-ce parce qu'il n'avait accordé aux femmes qu'une faible place dans ses trois précédents romans ou l'envie de se glisser dans leur peau pour mettre en lumière le sort qui leur est encore trop souvent réservé dans la société algérienne ? Toujours est-il qu'en leur attribuant les premiers rôles, Boualem Sansal renoue de belle manière avec ce style truculent, rageur, puissant et flamboyant qui a imposé l'auteur du *Serment des barbares* (1) comme l'un des romanciers algériens francophones de tout premier ordre.

Et ce grâce à Lamia, la narratrice d'*Harraga* (inspirée d'une histoire vraie), beau personnage de femme, éminemment touchante derrière sa carapace de vieille fille colérique, faussement misanthrope.

Car, depuis qu'elle a perdu les siens – à l'exception de Sofiane, son frère, qui a rejoint la route des Harraga (les « *brûleurs de route* », ou plus prosaïquement les clandestins) –, cette pédiatre, célibataire et sans enfant, de surcroît indépendante et libre (« *la pire des engeances en terre d'islam* »), vit recluse dans une demeure datant de deux siècles à Rampe Valée, dans les faubourgs d'Alger. Entourée de vieux papiers et de fantômes, de silence et de rêves, Lamia a fait de la solitude, son unique compagne, son bouclier. « *La solitude me console de tout. De mon célibat, de mes rides prématurées, de mes errements, de la violence ambiante, des foutaises algériennes, du nombrilisme national, du machisme dégénéré qui norme la société. Mais pas de l'absence de mon petit frère, et de cela je souffre comme au premier jour.* »

Reste qu'un matin, tout cela vole en éclats quand se présente à sa por-

te une jeune fille, arrivée d'Oran, qui se recommande de Sofiane. A ce nom, aussitôt, Lamia laisse entrer cette Lolita, « *vêtue à la StarAc* », « *maquillée jusqu'aux cils* », et enceinte de cinq mois... Sans savoir que Chérifa, qui a fui son douar infesté par « *la peste verte* », va s'incruster durablement chez elle et, plus sûrement, dans son cœur.

VENT DE DOUCE FOLIE

Car, malgré le vent de douce folie qu'elle va semer dans le quartier et jusqu'à la fac ; malgré ses multiples escapades dans Alger – cette dangereuse « *catin qui se donne pour mieux reprendre* » dont Boualem Sansal dresse un portrait tendrement rageur ; malgré aussi son franc-parler et son effronterie, notre narratrice va tenter d'éduquer la sauvageonne. Mais à tout vouloir bien faire, Lamia étouffe la adolescente qui s'étiolle peu à peu avant de s'envoler, cette fois, pour de bon.

Christine Rousseau

(1) Gallimard, « Folio », n° 3 507.

Sansal, la magie des mots, le démon des maux

Le tableau désabusé d'une Algérie rongée par la corruption et l'islamisme, et qui se vide de ses fils

Les aventures d'un Soviétique bien trop britannique

PARTI PRIS

S'APPELLE-T-IL Micha, Jonathan ou Jeff, cet étrange personnage, hyperboliquement britannique ? Que peut-il devenir, lui qui se croit au service d'un idéal – « *La dictature du prolétariat et le paradis socialiste* » – et qui a seulement servi un pouvoir, celui de l'Union soviétique ? Aujourd'hui, après la chute du mur de Berlin et la fin de l'Union soviétique, on lui demande de servir la Russie. Et son chef, une femme, celle qui l'a recruté autrefois comme espion, insiste : « *L'Union soviétique n'existe plus depuis longtemps, Micha. Cela fait des années qu'elle a été vampirisée par la Russie qu'elle avait cru vaincre en 1917. (...) Elle est morte de sa belle mort alors que tu venais au monde, et nous nous contentons aujourd'hui d'organiser des funérailles nationales pour un cadavre en état de décomposition avancée.* »

Ce Micha – c'est bien lui, Mikhail Mikhaïlovitch – peut-il se débarrasser « *de ses convictions fossilisées pour se réconcilier avec le monde moderne* » ? Doit-il rester à Londres et continuer de renseigner ? Doit-il rentrer à Moscou ? Ou peut-il s'échapper, se coulant dans cette anglicité qu'il a patiemment construite depuis quelque vingt ans ? Ou même fuir ailleurs, changer encore d'identité ? C'est là tout l'enjeu de ce cinquième roman de Percy Kemp, placé sous le signe d'un vers de Shakespeare, « *Et le coucou, dans l'arbre, se rit de l'époux.* »

Percy Kemp, homme assez mystérieux, libano-britannique choisissant d'écrire en français, a, comme écrivain, deux manières. D'un



ILLUSTRATION : EMANUEL PIERRE

côté, des romans d'espionnage, avec un héros récurrent, le nonchalant et raffiné Harry Boone, qui aimerait vivre tranquillement au Liban et profiter des douceurs orientales, mais qu'on oblige à faire son métier, le renseignement, ce qui le fatigue considérablement. D'un autre côté, des histoires dont le personnage principal est, certes, un agent, ou un espion à la retraite, mais dont le sujet n'est pas, en soi, l'espionnage. Ainsi dans le premier roman de Kemp, *Musc* (1), un ancien espion, qui aimait ce parfum, tentait de retrouver la véritable essence, d'origine animale, alors que, désormais, on n'achète que du musc composé à partir d'un produit de synthèse.

Et le coucou dans l'arbre se rit de l'époux relève de cette seconde manière. L'espionnage, les missions et leurs péripéties ne sont pas au centre du livre, à peine présentes même. Il est question d'identité, de conviction, de fin d'un monde, de questions sans réponse sur ce qui peut le remplacer. Et les incertitudes de Micha – ou Jonathan ou Jeff – sont, pour Percy Kemp, l'occasion d'une plongée subtile, et humoristique – comme toujours – dans une certaine société anglaise. Avec ses codes affichés et ses codes détournés.

Micha, qui vient de tuer un homme, pour préserver ce qu'il croit encore être son « *réseau soviétique* », se rend tranquillement à la librairie Heywood Hill, « *très prisée des aristos* »

et qu'il apprécie plus encore depuis qu'il a appris qu'elle « *comptait parmi ses augustes clients un auteur célèbre de romans d'espionnage* ». Il y achète tous les ouvrages traitant de la Russie, pensant y trouver cette « *âme russe* » censée l'habiter, lui, le supposé « *gentleman made in England* », antiquaire dans le West End, « *spécialisé dans les choses équestres* ».

Il ne la trouve nulle part, la fameuse âme russe, pas même dans le folklore : « *J'appris que nos matriochkas étaient des copies de poupées japonaises, et nos zakouskis des hors-d'œuvre d'inspiration européennes.* » Son récit, et donc le roman de Percy Kemp, peut se voir, métaphoriquement, comme une des ces matriochkas : on découvre une poupée qui semble s'ouvrir en son milieu. On ouvre, pour découvrir une poupée pas tout à fait semblable, mais prête à s'ouvrir aussi. Et ainsi de suite, jusqu'à une petite poupée qui refuse absolument de s'ouvrir. Que faire alors ? La casser ? La jeter ? L'accepter ainsi ? Micha – et finalement plutôt Jonathan, et non Jeff – qui a tué, sans passion, avec un flegme plus que britannique, pour pouvoir continuer son chemin, va-t-il vraiment réussir à vivre encore ? Ou même à survivre ? On peut penser que non, mais, dit Percy Kemp « *les hommes comme lui ne se tuent pas* ». Alors ?

Josyane Savigneau

ET LE COUCOU DANS L'ARBRE SE RIT DE L'ÉPOUX, de Percy Kemp. Albin Michel, 286 p., 19 €.

(1) Tous ses romans ont été publiés chez Albin Michel.